



Jean-Marie Gustave Le Clézio, *Raga. Approche du continent invisible*

Éditions du Seuil, Paris, 2006

Gilles Bounoure



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/1058>

DOI : 10.4000/jso.1058

ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2007

Pagination : 336-338

ISBN : 978-2-85430-010-9

ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Gilles Bounoure, « Jean-Marie Gustave Le Clézio, *Raga. Approche du continent invisible* », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 125 | Année 2007-2, mis en ligne le 07 avril 2008, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jso/1058> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jso.1058>

dont les initiés savaient qu'il « dormait » depuis un siècle et demi à la Bibliothèque de Marseille, tout comme le font depuis deux siècles les journaux de Chanal et de Roblet aux Archives Nationales.

Gilles BOUNOURE

JOHN NICOL, 2006. *La vie de John Nicol, matelot*, Paris, José Corti, « Collection romantique », traduit par André Fayot, préface de Kenneth White, 248 p.

Ce court récit autobiographique a suscité nombre d'admirateurs, notamment Herman Melville, qui, non content d'en faire l'éloge dans *La Vareuse blanche*, n'a pas hésité, dans le même ouvrage, à lui emprunter discrètement des anecdotes pour « corser » son évocation de la bataille de Navarin, survenue deux ans après la mort de John Nicol (1755-1825). En dépit de cette aura et de sa notoriété auprès des lecteurs anglo-saxons, ce texte n'avait jamais été traduit en français. Comme la collection qu'elle vient augmenter, cette traduction s'adresse avant tout aux amateurs de la période et de la sensibilité romantiques, que délecteront maintes observations du genre de celle-ci :

« Lorsque le capitaine Manly monta à bord de la *Surprise* pour remettre son épée au capitaine Reeves, il avait perdu la moitié du bord de son chapeau sous la mitraille » (p. 42)

Mais les océanistes y trouveront aussi des pages qui les intéresseront :

« Nous laissâmes porter vers les îles Sandwich. La première terre que nous acostâmes fut Hawaii, l'île où le capitaine Cook fut tué. Le *King George* et la *Queen Charlotte* étaient les premiers navires à y aborder depuis ce triste événement. » (p. 83)

Sur cette escale de 1785, suivie de deux autres dans le même archipel, l'année suivante, les souvenirs rapportés en 1822 par John Nicol au « polyartiste » John Howell, qui les consigna par écrit pour les confier à l'éditeur Blackwood, manquent certainement de l'ampleur et de la fraîcheur qu'offre la relation « officielle » du même périple publiée en 1789 (William Beresford and Captain George Dixon, *A Voyage round the world, but more particularly to the North West coast of America, performed in 1785, 1786, 1787 and 1788, in the King George and Queen Charlotte, Captains Portlock and Dixon*, London, 1789). Pourtant, avec le récit

de Nichol, comme l'avait déjà relevé Melville et le souligne justement l'éditeur, « la dunette fait place à l'entrepont » où travaillait ce matelot comme tonnelier et « commis aux vivres ». On y trouvera, vus du « gaillard d'avant », certains détails trop « triviaux » pour être publiés par un officier ou un commandant de navire. Ainsi des relations établies entre les marins du *King George* et les femmes hawaïennes venues à leur bord, ou de ce voyage de « transportation » de condamnées londoniennes envoyées en 1789 en Nouvelle-Galles du Sud, à bord de la *Lady Juliana*, surnommé par une recherche récente *The Floating Brothel*. Surtout, ce livre éclaire de façon assez édifiante la « mentalité » ou la « morale » des hommes d'équipage de ce temps, et plus précisément les regards qu'ils portaient sur eux-mêmes comme sur ces inconnus qu'ils étaient parmi les premiers Européens à visiter dans les îles du Pacifique.

Gilles BOUNOURE

JEAN-MARIE GUSTAVE LE CLÉZIO, 2006. *Raga. Approche du continent invisible*, Paris, Éditions du Seuil, 140 p., bibliographie, deux ill. n. et bl.

Raga, brève évocation de voyage, liée (dans des circonstances que l'ouvrage ne précise pas) aux navigations océaniques entreprises par Patrice Franceschi à bord de *La Boudeuse*, n'a pas de prétention anthropologique ou scientifique, mais la vaste audience que s'est acquise J.-M. G. Le Clézio grâce à son génie de conteur, son style subtilement lisse et ses positions généreuses maintes fois réitérées en faveur de diverses populations opprimées, recommande ce livre à l'attention des océanistes. Si « Raga » est le plus connu des noms vernaculaires de Pentecôte, l'une des îles centrales du Vanuatu, le « continent invisible » désigne l'Océanie, et ce volume vient enrichir la collection « Peuples de l'eau » dirigée par Édouard Glissant et dévolue aux « peuples accessibles par seule voie d'eau », du moins avant le développement des transports aériens. Le Clézio rend du reste un hommage appuyé à ce poète, et ses dernières pages développent une sorte de « vision caraïbe » de l'archipel néo-hébridais.

Ce livre associe choses vues et choses lues. Pour ces dernières, principalement puisées chez le père Élie Tattevin, Tom Harrisson, Jean Guiart et Joël Bonnemaï-

p. 219) et incomplète de « classiques » tels que Shillibeer et Porter, que ne citent jamais les éditrices. Ces inadvertances sont encore plus visibles à propos des illustrations (assez arbitrairement) choisies pour éclairer le texte de Marchand : légendes introuvables (t. I, pp. 310, 419, 484, et 526, en fait détails de la carte reproduite de Fleurieu pp. 120-121), plus souvent imprécises, vagues ou muettes sur les sources documentaires, mal relues (planche de l'*Encyclopédie*, « Marine, bâtiment appelé Fluste », légendée « Flustre » aussi bien p. 128 que p. 330), ou encore correspondant à des images insuffisamment étudiées, telle celle de la p. 284, « M. Radiguet, 'Guerrier des Marquises', *Les derniers sauvages...*, Paris, 1860 », mauvaise reproduction « tramée » reprise d'une planche de Tilesius (magnifiquement gravée) illustrant le récit de Langsdorff du passage aux Marquises de l'expédition de Krusenstern en 1804, et plus nettement encore, p. 277, cette interprétation d'un dessin figurant dans le Journal de Marchand, « Objets probablement originaires des Marquises [parmi lesquels] peut-être un siège bas », où on repère au premier coup d'œil non pas un objet « des Marquises », moins encore un « siège », mais une coupe (!) en bois sculpté haïda, sans doute collectée lors de l'escale du *Solide* dans l'archipel des îles de la Reine Charlotte, à la fin d'août 1791. Pour cette partie du voyage, l'appareil de notes des éditrices s'avère aussi insuffisant que les cartes de Fleurieu pour suivre l'avance du navire le long de la côte nord-ouest de l'Amérique, mais il ne revient pas aux océanistes de s'en inquiéter. Tous les utilisateurs doivent être avertis de la fragilité du « dos collé » du premier volume, prompt à éclater dès qu'on prétend le lire plutôt que le feuilleter.

son, les spécialistes ne sauraient faire grief à l'auteur de certains résumés hâtifs ou confus, particulièrement dans son évocation du *blackbirding*, ignorant, entre autres exemples, que « le navire de guerre anglais *Rosario* » dont il stigmatise le bombardement des villages de Santo « en représailles à la révolte » contre des *blackbirders* (p. 51) était commandé par le même Markham « chargé par l'Angleterre d'enquêter sur le sort des "engagés" » par ces négriers et dont il cite favorablement (p. 53) le témoignage horrifié. Moins assuré sur le plan historique que d'autres essais (comme *Le rêve mexicain*, 1988) ou romans (tel *Désert*, 1980) de l'auteur, et même inutilisable de ce point de vue sauf à en redresser laborieusement les « approximations », ce volume vaut donc principalement par ses observations, recueillies en 2005, et les conclusions qu'elles soutiennent, mises au net l'année suivante.

L'auteur a été accueilli sur la côte ouest de Raga par Charlotte Weï Matansuè, qui fut « à l'origine du renouveau » de la fabrication et de l'usage comme numéraire des « nattes-monnaies », devenues pour de nombreuses femmes de l'île « un moyen d'accès au pouvoir » en même temps que le gage d'une certaine « indépendance économique ». C'est un chapitre intéressant et utile qu'il consacre (pp. 27-44) aux activités et au parcours de cette femme énergique, à qui le livre est par ailleurs dédié. Le Clézio évoque à son propos les violences maritales malheureusement si répandues dans les sociétés océaniques actuelles, et son indignation le porte (p. 35) à suspecter d'indifférence « les grands ethnographes, Malinowski, Margaret Mead, John Layard, Jean Guiart plus spécialement. Se peut-il que ces femmes aient tellement changé en l'espace d'une ou deux générations ? Ou bien auraient-ils oublié, ces grands théoriciens des sociétés primitives, des pans entiers des peuples qu'ils venaient étudier, toute cette quotidienneté dans laquelle les femmes sont continuellement plongées, ces histoires d'abus sexuel, de violences conjugales, de jalousies ? » Sommaires, ces questions désignent pourtant assez justement certaines limites des recherches ethnographiques, ou de leur écho dans le public le plus cultivé. Dans les quelques pages consacrées par Felix Speiser à Pentecôte (*Südsee, Urwald, Kannibalen*, Stuttgart, 1924 : 244-254, ici, 249) on lit cette assertion de nature à heurter les lecteurs d'aujourd'hui : « In allgemeinen werden die Frauen von ihren Männern nicht schlecht behandelt, abgesehen von gelegentlichen Prügeleien, welche die Frauen nur zu oft durch ganz dummes Benehmen heraufbeschwören. »

Mis à part certains détails historiques discutables, le chapitre suivant, « Blackbirds » (pp. 45-61) met judicieusement en relation « l'aspect sombre, hostile » frappant « le voyageur qui aborde aujourd'hui » les rivages néo-hébridais et les exactions occidentales de toute sorte ayant transformé plus ou moins promptement ces côtes en déserts : « Ici même, devant la plage », lui a expliqué Willie Orion Bébé, chef coutumier de Pangî, « se trouvait autrefois un village de pêcheurs qui a disparu. Un jour, les gens du village ont vu à l'horizon une grande voile, et c'était un grand bateau noir, avec des mâts très hauts [...]. Alors ils se

sont sauvés vers la montagne et ils se sont cachés dans la forêt... ». De fait, même si Élie Tattevin a intitulé « Sur les bords de la mer sauvage » ses « notes ethnologiques sur la tribu des Ponorwol » et évoqué le « clan du poisson (mahalo) », dont les membres « possèdent le pouvoir de commander aux poissons » au point d'en « faire venir un grand nombre [...] de toute espèce, et sur n'importe quel endroit du rivage » (*Revue d'Histoire des Missions*, 1926-1927, ici t. III, 1^{er} sept. 1926 : 387), il décrit cette tribu et ses voisines comme des sociétés de terriens évitant les côtes et dépourvus de ces traditions maritimes caractérisant les « peuples de l'eau ».

Le Clézio consacre à cette vie « dans la montagne » des développements spécifiques, « Taros, ignames, kava » ou « Dieu, dieux, ombres », avec des notations brèves mais précises : « Raga est un jardin », c'est « avant tout le pays des plantes ». On en oublierait presque la mer qui l'entoure, si l'auteur n'en rappelait la présence en tête et en fin de volume. « Le "voyage sans retour" » (pp. 15-26) imagine, au présent de narration (mythologique, sinon ethnologique), la navigation entreprise par une famille décidée à fuir « la grande terre » et ses guerres pour venir s'établir à Raga où d'autres les ont précédés, et le conteur y dépeint de façon remarquablement vivante les conditions de survie à bord des pirogues hauturières des temps pré-européens. Le dernier chapitre, « Îles », et la conclusion ont pour thèmes principaux le présent et l'avenir des sociétés insulaires, à travers l'exemple de Pentecôte. C'est où la référence à Édouard Glissant va au-delà de la révérence due à un grand poète, pour prendre forme de thèse :

« Les peuples de la mer ont inventé une langue, un nom, une âme qui leur sont propres. Patois, créole, bislama, tok pisin, c'est la "langue-nous" qui s'empare des mots et des moyens de la langue des maîtres, la fond et la retourne, reverse sa syntaxe et se moque de ses subordonnées, en fait son bien et son bonheur. » (p. 124)

On reconnaît là, appliquées à la Mélanésie, des positions ayant longtemps divisé les milieux intellectuels des Antilles françaises, entre défenseurs de la langue des anciens esclaves et partisans d'une francophonie comme arme à retourner contre les anciens maîtres. Plus loin, l'auteur de *Désert* affirme : « Comme pour les nomades du désert, les États modernes ont tenté d'enfermer les peuples de la mer dans le grillé des frontières. Grâce à leur goût de l'aventure, grâce à leur sens de la relativité, à chaque instant de leur vie ces peuples s'en échappent. » (p. 132). Pour Pentecôte, il assure avoir observé « la facilité avec laquelle chacun de ses habitants est prêt à prendre son envol, comme jadis lorsqu'ils se tenaient au bord de la falaise et transperçaient l'horizon de leur regard avant de pousser la pirogue vers la haute mer ». Aujourd'hui, les voilà « prêts à s'exiler en Amérique, en Nouvelle-Zélande ou en France, à la recherche d'argent, de travail, mais aussi d'une expérience nouvelle. »

Et de prophétiser, pour l'ensemble de l'Océanie :

« Lorsque sur l'immensité des océans sera restaurée la liberté, c'est-à-dire l'échange commercial, culturel et politi-

que trop longtemps interrompu, alors recommencera à exister cet ancien continent, qui n'était invisible que parce que nous étions aveugles. »

On pourra juger ces pages hâtives, peu conformes à certaines données géopolitiques ou ethnographiques bien connues, et somme toute, trop « lyriques », selon le reproche réservé par les imbéciles aux poètes, mais il se pourrait que, même formulée en français et non en bislama ou en tok pisin, cette « vision caraïbe » appliquée à la Mélanésie insulaire ait quelque retentissement sur les débats intellectuels animant la jeunesse dans l'ensemble de l'Océanie, et lui donne le même sentiment d'unité ou de solidarité qui émerge parfois d'une île à l'autre des Antilles. C'est alors peut-être en effet que, sans « nostalgie d'un passé idyllique », « Raga » retrouverait sa dimension maritime.

Gilles BOUNOURE

Petra MARTIN, Christine SCHLOTT, Antje SCHLUTZ, Simone LÄSSIG & Anette SCHADE, 2006. *Schätze aus Indonesien und der Südsee. Die Schenkungen Baessler und Arnhold*, Ausstellung des Museums für Völkerkunde Dresden, Dresden, Staatliche Ethnographische Sammlungen Sachsen, 108 p., 130 illustrations.

Alors que de ce côté-ci du Rhin, les grands musées font de plus en plus ouvertement appel au mécénat, le musée d'ethnographie de Dresde a pris l'initiative d'exposer, du 6 décembre 2006 au 9 septembre 2007, environ huit cents pièces africaines, indonésiennes et océaniques entrées anciennement dans ses collections grâce à deux de ses mécènes historiques, Arthur Baessler (1857-1907) et Georg Arnhold (1856-1926) secondé par plusieurs membres de sa famille. Le catalogue, excellemment documenté et bien conçu, se compose de deux fascicules, celui-ci consacré aux objets d'Indonésie et d'Océanie, que complètent diverses études historiques, et un second spécifiquement consacré à l'Afrique et plus précisément aux quelque quatre-vingts objets du Bénin acquis par Baessler pour le musée entre 1899 et 1904 (Silvia Dolz, *Schätze aus Afrika : Benin. Die Schenkung Baessler*, 60 pp., 95 illustrations), parmi le butin de la fameuse « expédition punitive » britannique de février 1897, fort de plus de deux mille objets d'art dont une faible part rejoindrait le British Museum, l'essentiel restant en mains privées ou allant après une série de ventes publiques chez des marchands comme Webster, puis Oldman, au prix de 20 livres sterling pour les pièces les plus spectaculaires. Aucun musée français ne chercha à s'en procurer, et un siècle s'écoula avant qu'entrent au MNAO deux de ces objets (Inv. A 97.4.1 et A.97.14.1), acquis du musée Barbier-Mueller pour des sommes hors de proportion. Pour l'Océanie, profitant du même genre d'occasion, le musée de Dresde allait s'enrichir grâce à Baessler, en 1902, de la collection du major général Robley, l'auteur du célèbre *Moko or Maori Tattooing* (London, Chapman and Hall, 1896), soit, pour 848 livres (mais, fait observer Antje Schultz, « 18 143 marks de l'époque, somme énorme ») cent-trente et un objets

maori qui forment le quart des actuelles collections néo-zélandaises du musée de Dresde.

Ces acquisitions, parmi d'autres non moins heureuses auprès de marchands comme Umlauff, auraient été inconcevables sans la connivence liant deux personnalités à la curiosité exceptionnelle, Adolf Bernhard Meyer (1840-1911), le fondateur du musée royal de zoologie, d'anthropologie et d'ethnologie de Dresde, qu'il dirigea de 1875 à 1904, et le riche voyageur et collectionneur Arthur Baessler, qui, à côté de la prestigieuse publication berlinoise résultant de sa donation de 1903 et perpétuant son nom, *Baessler-Archiv*, a laissé deux récits de voyage dans le Pacifique qui restent de premier intérêt (*Südsee-Bilder* et *Neue Südsee-Bilder*, Berlin, Georg Reimer, 1895 et 1900). Les articles accompagnant ce catalogue offrent des aperçus utiles, et parfois nouveaux, sur Baessler lui-même, sa situation sociale, ses déterminations intellectuelles, ses relations avec Meyer, ses trois voyages en Indonésie (1887-1889) et dans le Pacifique (1891-1893, 1896-1898) ainsi que les collectes qu'il y effectua. L'appui qu'il procura au musée de Dresde de 1891 à sa mort et les travaux personnels de Meyer, parfois en collaboration (avec des collecteurs comme Richard Parkinson pour les deux *Album von Papua-Typen*, Dresde, 1894 et 1900 ou des spécialistes comme William Foy) pourvurent cette institution non seulement d'un prestige enviable, mais aussi d'un rayonnement observable jusque chez les jeunes artistes locaux qui fonderaient « Die Brücke », en 1905, à l'origine de l'explosion de l'art moderne dans l'ensemble du pays.

En dépit du directeur assez terne, Arnold Jacobi, qui succéda à Meyer à la tête du musée, ses collections bénéficièrent encore, entre 1907 et 1929, du mécénat de la banque Arnhold de Dresde, capable notamment d'acheter, en 1912, plus de cent-soixante objets de Bornéo et de Sumatra et de nombreuses plaques photographiques à l'explorateur Albert Grubauer, depuis longtemps en contact avec Meyer, ou encore, à l'issue de la Deutsche Marine-Expedition (1907-1909) à laquelle Felix von Luschan, pour le musée d'ethnographie de Berlin, avait associé Otto Schlaginhaufen, d'offrir cinq mois de séjour supplémentaire à ce jeune naturaliste suisse en vue de recueillir des objets pour les collections de Dresde, le long des rives du Kaiserin-Augusta-Fluss (Sépik) dont l'exploration du cours moyen commençait. Quoique cette remontée du Sépik n'ait duré que cinq jours, Christine Schlott estime que les pièces acquises par Schlaginhaufen pour le musée ont posé « den Grundstein für seine umfangreiche Sepik-Sammlung » récemment remise en lumière lors de la grande exposition « Die Kunst Neuguineas » du Palais japonais (2000-2004). Mais ces quelque quatre décennies de développement des collections ethnographiques du musée de Dresde grâce au mécénat local ont de multiples parallèles dans le reste de l'Allemagne wilhelmienne et ses prolongements weimariens, comme l'engagement de Bruno Mencke en faveur du musée de Hanovre, celui de la riche municipalité hanséatique en faveur de la « Hamburger Südsee Expedition », la fondation à Stuttgart par le Graf von Linden du musée qui porte son nom, la création par la famille Rautenstrauch du musée d'ethnographie de Cologne, etc.